

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	123 (1978)
Heft:	3
Artikel:	Sans renseignements, pas de succès [i.e. succès] possible!
Autor:	Weck, Hervé de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-344136

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sans renseignements, pas de succès possible!

par le capitaine Hervé de Weck

Celui qui connaît bien la réalité de son ennemi et la sienne propre est assuré de la victoire.

Celui qui ignore à la fois la réalité de son ennemi et la sienne propre est assuré de perdre.

Sun-Tsé

Ce précepte émis, il y a près de deux mille cinq cents ans, par ce général chinois, on devrait l'écrire en lettres de feu dans chaque poste de commandement, chaque quartier général. D'ailleurs, les commandants de troupes, les responsables du renseignement auraient avantage à fréquenter de très anciens penseurs militaires comme Ou-Tsé (III^e siècle a. J.-C.) qui prétendait qu'un « ennemi dont on connaît les intentions est à demi vaincu ». Même un Mao Tsé-toung émet des principes valables pour les armées occidentales : « Nous devons mépriser l'ennemi dans son ensemble, mais en tenir sérieusement compte en ce qui concerne chaque question concrète. »

Dans notre armée, a-t-on conscience de l'importance de ces problèmes ? L'engagement de moyens sophistiqués ne fait-il pas oublier aux chefs de tous grades les atouts que peuvent leur fournir un bon service de renseignements ?

Le renseignement dans la guerre moderne

En Indochine, les troupes vietminhs comprenaient si bien son importance qu'elles considéraient comme criminels de guerre les officiers de renseignements français. A la chute du camp retranché de Dien-Bien-Phu, les Viets les identifieront facilement, car le 2^e Bureau du général de Castries n'a pas détruit ses archives¹ !

Des conflits plus récents montrent aussi que les renseignements s'avèrent seuls capables d'éviter la surprise stratégique. La guerre du Kippour met en évidence la fausseté d'une « thèse — longtemps soutenue

¹ Erwan Bergot, *Bataillon Bigeard*, Paris, Presses de la Cité, 1977, p. 172-173.

par des experts américains — que la potentielle attaque contre le dispositif atlantique de l'Europe serait précédé d'une « préalerte » de cinq à dix jours, c'est-à-dire d'un délai suffisant pour la mise en place du dispositif de guerre (...). Or, à la lumière des événements d'octobre 1973 apparaît tout le danger d'une attaque surprise de la part d'un adversaire dont les forces essentielles sont déjà en ligne (...) ¹. »

De nos jours, la guerre est de plus en plus caractérisée par l'incertitude dans laquelle les adversaires se trouvent plongés les uns par rapport aux autres ². Seules une recherche, une interprétation, une diffusion du renseignement aussi poussées que possible permettent de lever un coin du voile, ce qui montre la justesse de la remarque faite par Malraux dans *L'espoir*: « A partir du moment où les gens veulent se battre, toute crise de l'armée est une crise de commandement ³. » La définition des besoins en renseignements, l'attention vouée aux conclusions des spécialistes SR apparaissent comme deux actes de commandement absolument vitaux à tous les échelons. Il faut y ajouter l'utilisation de la déception et de l'intoxication, ces mesures apparaissant comme l'arme des subtils, des pauvres en moyens ; elles s'avèrent pourtant très efficaces.

Pour faire du bon travail de renseignements, point n'est besoin de disposer de toutes les merveilles de la technologie moderne, et il convient de se montrer plus nuancé que certains auteurs, lorsqu'ils traitent des applications militaires des ordinateurs. « L'objectif du traitement des informations par ordinateur est d'arriver à un compte total du matériel et des troupes ennemis. Les troupes amies recevront alors un bulletin de renseignements précis sur l'importance et l'emplacement des unités, ainsi que des armes. A ce stade, l'ordinateur peut annoncer les intentions de l'ennemi. Ce système a été appliqué au Vietnam. L'ordinateur révolutionne le traitement du renseignement. » Grâce à l'électronique, le président des Etats-Unis dispose chaque matin d'un rapport parfaitement à jour sur chaque événement grave dans le monde. « La guerre programmée a fondu l'art militaire, l'art diplomatique et l'art politique en un seul art qui englobe tout ⁴. » Comment, dans ces conditions,

¹ Col. Fernand-Thiébaud Schneider, « Adieu au Blitzkrieg? », *RMS*, janvier 1977, p. 2-3.

² A ce sujet, voir notre article « Le chef militaire est toujours dans l'incertitude », *RMS*, février 1976.

³ André Malraux, « L'espoir », dans *Romans*, Paris, La Pléiade, p. 578.

⁴ Hervey Wheeler, « Calculateurs stratégiques », dans *Armements modernes*, Paris, Flammarion, 1970, p. 108-110, 121-123.

expliquer les succès des troupes de Giap et les difficultés auxquelles se heurtait l'armée américaine, cette machine de guerre si complexe? Non, même dans le domaine du renseignement, la machine ne semble pas devoir supplanter le génie humain!

Par contre, le Pentagone voyait juste, lorsqu'en 1972, il utilisait plus de 80 spécialistes qui dépouillaient systématiquement les expériences de guerre faites au Vietnam. Etudier en elles-mêmes les erreurs commises sur le champ de bataille ne semble pas très rentable; chaque aspirant sait en effet de quelle manière on aurait pu gagner telle ou telle bataille. En revanche, déterminer les *causes* de ces erreurs, de ces décisions fausses permet d'améliorer la préparation au combat. Des recherches de ce genre montrent que la plupart des échecs s'expliquent par l'ignorance de renseignements importants, l'existence d'idées préconçues, le mépris de l'adversaire.

L'importance du service de renseignements est-elle comprise?

Même s'il ne souffrait pas d'un complexe de supériorité, le commandant de troupes américain de l'entre-deux-guerres montrait rarement un grand intérêt pour le renseignement. L'officier d'active n'aimait pas se faire verser dans ce service qu'il considérait comme une « voie de garage ». Une telle attitude expliquera certains mécomptes en 1941, lors des premières opérations des Etats-Unis. Selon le général Bradley, « sans les réservistes admirablement qualifiés qui remplirent tant de ces postes de façon si efficace, l'armée se fût trouvée bien fâcheusement à court de personnel compétent en ce domaine¹. »

En Suisse, le service de renseignements à la troupe a été longtemps peu considéré. Comme aux Etats-Unis, un commandant de troupes aurait cru déchoir en acceptant un tel « avancement ». Cette idée existe encore de nos jours. Un instructeur prendrait-il spontanément un poste d'officier de renseignements dans un état-major de bataillon ou de régiment? On peut même se demander si les commandants comprennent toujours le rôle du renseignement dans la guerre moderne, lorsqu'on voit les candidats qu'ils proposent parfois pour cette fonction et les tâches qu'ils

¹ Eddy Bauer, *La dernière guerre*, s.l., Editions Alpha, s.d., t. VI, p. 294.

confient à ces spécialistes. La distribution et la reddition des cartes topographiques, par exemple, n'ont qu'un rapport assez lâche avec le SR.

Cette attitude s'explique! Les services actifs, au cours des deux guerres mondiales, jouèrent un rôle néfaste dans ce domaine. « Le maintien d'une stricte neutralité eut pour résultat, en opposition à la situation créée par la guerre, d'annihiler la recherche du renseignement par les troupes de première ligne (...). » La reconnaissance et l'exploration des secteurs qui ne sont pas occupés par nos troupes s'avèrent impossibles: ils se trouvent en territoire étranger. L'interrogatoire des déserteurs, des réfugiés n'est pas du ressort des officiers de renseignements de la troupe, qui ne peuvent pas non plus exploiter les données fournies par les prisonniers.

De ce fait, « les commandants de troupes devaient être informés uniquement par le haut, soit par le Commandement de l'armée, sur les modifications de la situation au-delà de la frontière, sur l'ordre de bataille, l'organisation et les préparatifs d'un adversaire possible dans un secteur d'action probable (300 km de la frontière). Ces informations à sens unique eurent comme conséquence obligatoire une passivité des organes de renseignements des états-majors des troupes¹ ». Par bonheur, les responsables ont, depuis lors, remédié à cette situation.

Quand le SR apprécie mal la situation

Les spécialistes du renseignement ne parviennent jamais à connaître exactement la situation, les forces et les intentions de l'ennemi. Cependant, lorsque leur appréciation s'éloigne par trop de la réalité, ils provoquent souvent de graves échecs, bien qu'ils ne soient pas toujours responsables de leurs erreurs. Ajoutons que, plus on descend dans l'échelon de commandement, plus les données concernant l'adversaire restent vagues et plus la surprise tactique apparaît possible. La plupart du temps, le chef de section qui part à l'attaque avec ses hommes ne dispose que d'indications très fragmentaires sur l'ennemi.

On sait que « les combattants doivent recueillir et transmettre les renseignements qui sont toujours nombreux sur le champ de bataille;

¹ *Rapport du chef de l'état-major général de l'armée au commandant en chef de l'armée sur le service actif 1939-45*, p. 252-253.

faute de quoi, tout se passe comme si ces derniers n'existaient pas et les synthèses établies pour le chef sont inexactes ou incomplètes et, par conséquent, plus nuisibles qu'utiles, puisqu'elles prêtent à l'ennemi une situation qui n'est pas la sienne¹. »

Les causes d'erreurs...

En règle générale, le chef local est mieux informé que les organes supérieurs et, à plus forte raison, que le grand quartier général². Comment expliquer ce fait paradoxal? Le combattant considère souvent que les indications recueillies au combat ne présentent pas d'intérêt, si bien qu'il les néglige; voilà que « s'évanouissent » nombre de renseignements. Pourtant, de telles données centralisées, interprétées et synthétisées fourniraient des précisions indispensables à la conduite du combat³.

Certaines fois, le manque d'instruction empêche d'exploiter des faits significatifs, des situations inespérées, parce que l'exploration ne connaît pas la langue ou la psychologie de l'adversaire. Au mois de mai 1940, un sous-officier du 6^e Spahis et ses hommes capturent le commandant d'une division allemande. Le général est blessé, de sorte que le groupe français s'en va quérir une ambulance, sans fouiller le prisonnier et sa voiture, le laissant à la garde d'un civil. Dans le véhicule se trouvent tous les ordres d'engagement de la division ainsi que des grandes unités voisines. Sur ces entrefaites, une contre-attaque allemande libère le général avec ses précieux documents que l'état-major de la II^e Armée française aurait payés cher⁴!

Dans la vie civile, partant à l'armée, l'individu tend souvent à croire ce qui correspond à ses désirs, à faire abstraction de la réalité, de ce qui repose sur des bases logiques; il saisit les éléments qui s'accordent avec ses convictions, négligeant les faits qui risqueraient de les démanteler. Lucien Bodard, un journaliste témoin de la guerre d'Indochine, rapporte qu'aux environs de 1950, le Corps expéditionnaire français « se refuse aux nouveautés, aux concessions. Dédaignant de s'adapter aux Viets (...), il applique les leçons apprises à Saint-Cyr et à l'Ecole de guerre. Il vaut

¹ Carrias, *Les renseignements de contact*, Paris, Lavauzelle, 1937, p. 51.

² Jacques Bergier, *La guerre scientifique*, Paris, CAL, 1970, p. 33.

³ Carrias, *op. cit.*, p. 5, 107.

⁴ Roger Brûge, *Histoire de la ligne Maginot*, Paris, Fayard, 1976, t. I, p. 158.

mieux se faire tuer que d'accorder trop d'importance à l'ennemi. Le Viet n'est toujours considéré que comme un gibier — une proie suffisamment dangereuse, il est vrai, pour que la guerre soit un « sport » vraiment noble^{1.} » Ne peut-on pas voir dans cette attitude une explication du désastre de Dien-Bien-Phu et de l'aveuglement des chefs responsables? Les preux chevaliers faisaient-ils du renseignement?

Sous l'effet de la peur, du stress, la troupe risque de transmettre involontairement des indications fausses: l'infanterie voit toujours double quand elle est bousculée par des formations de chars. Certains chefs voudront se mettre en évidence, d'autres minimiser leurs pertes ou leurs échecs; les rapports devant suivre la voie hiérarchique peuvent devenir des comptes rendus très édulcorés, des messages concis, empreints de modestie, feront penser que telle action difficile ressemblait à une promenade militaire. « Les QG de l'échelon armée ont tendance à sous-estimer la puissance et le moral de l'ennemi, mieux appréciés par les officiers des troupes qui se trouvent au contact direct de l'adversaire^{2.} » Dans ces conditions, s'il veut cerner la réalité, l'officier de renseignements doit travailler comme un historien, faire une critique interne et externe des documents qu'il reçoit.

Par ailleurs, dans le combat mécanisé, comme la situation se définit par une grande fluidité, il apparaît difficile d'en avoir une vue d'ensemble cohérente, si bien que les renseignements qui parviennent aux états-majors risquent fort d'être périmés ou inexacts.

... et leurs conséquences

La méconnaissance des intentions et des forces de l'adversaire coûte cher. Les revers de l'armée française, en août 1914, s'expliquent en partie par l'erreur de son service de renseignements qui sous-estima le nombre des corps d'armée allemands susceptibles de participer à une offensive immédiate, parce qu'il n'avait pas compris que l'adversaire allait utiliser ses formations de réservistes de la même manière que ses grandes unités d'active^{3.} En ce qui concerne le point d'application de l'attaque allemande, le 2^e Bureau français constate, dès 1910, qu'en

¹ Lucien Bodard, *La guerre d'Indochine*, Paris, Gallimard, 1963, t. I, p. 193.

² Fred Majdalany, *Monte Cassino*, Paris, Presses de la Cité, 1958, p. 80.

³ A. Goutard, *La Marne victoire inexploitée*, Paris, Laffont, 1968, p. 58.

Haute-Alsace, les quais et les voies ferrées ne permettent de concentrer que cinq corps d'armée et deux divisions, ce qui s'avère insuffisant pour tenter une manœuvre excentrique par la Suisse¹. Avouons qu'une telle assurance simplifie grandement la tâche d'un commandant en chef!

L'échec allemand sur la Marne, en septembre, est dû, pour une bonne part, aux négligences commises dans les régiments en ce qui concerne les renseignements. Si le général von Kluck avait reçu tous les renseignements de contact que ses corps de troupes pouvaient facilement recueillir, il se serait trouvé en possession des données indispensables lui permettant d'évaluer les possibilités de manœuvre des Français².

Vingt-cinq ans plus tard, l'ignorance du plan de la Wehrmacht, de son effort principal à travers les Ardennes, la méconnaissance du binôme char-avion utilisé par les Allemands vont provoquer la destruction de l'armée française. A cause de sa mégalo manie, mais aussi à cause des appréciations irréalistes et optimistes de ses experts concernant le potentiel de l'URSS, Hitler déclenchera l'opération Barbarossa qui amènera, à terme, la défaite du Reich. Selon Otto Skorzeny, les services de l'amiral Canaris sous-estimèrent les possibilités militaires de Staline, parce que celui-ci avait engagé contre la Finlande ses moins bonnes troupes, son vieux matériel, dans le but d'induire ses adversaires éventuels en erreur et de masquer sa formidable puissance offensive et défensive³.

Il serait intéressant d'étudier dans quelle mesure les erreurs, les ignorances des services de renseignements français en Indochine ont provoqué les catastrophes qui s'abattirent sur le Corps expéditionnaire. Ses spécialistes estimaient par exemple qu'un régiment vietminh ne pouvait pas couvrir dans la jungle plus de 20 km par jour, alors qu'en réalité, une telle formation parcourait entre 40 et 50 km. Une affirmation aussi peu fondée semble difficilement excusable, car, pendant leur Longue marche, les troupes de Mao Tsé-toung avaient couvert 10 000 km à une moyenne de 40 km par jour⁴.

Contrairement à l'opinion généralement admise, nous constatons que beaucoup de grandes batailles n'ont pas été perdues dans les tranchées, les points d'appui, mais dans les 2^e Bureaux des armées concernées.

¹ *Mémoires du maréchal Joffre (1910-1917)*, Paris, Plon, 1932, t. I, p. 20-21.

² Carrias, *op. cit.*, p. 51.

³ Otto Skorzeny, *La guerre inconnue*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 77.

⁴ Bernard Fall, *Guerres d'Indochine*, Paris, Editions « J'ai lu », 1965, p. 237.

Les combattants portent la responsabilité d'une défaite, quand des éléments importants échappent à leur attention ou qu'ils ne transmettent pas aux organes supérieurs les renseignements dont ils disposent.

Quand les chefs ne suivent pas leur SR

Les mêmes effets risquent de se produire si le chef ne tient pas compte de l'appréciation de l'ennemi faite par les spécialistes de son état-major. Pendant toute la guerre d'Indochine, « malgré la valeur et la précision des renseignements, malgré tout ce qu'ils comportent de troublant et d'inquiétant, les (...) responsables à tous les échelons les interprètent avec leur optique habituelle (...). Le commandement avait substitué aux données de la réalité, c'est-à-dire aux conséquences des renseignements certains qu'il possédait sur le Viet-Minh, l'idée préconçue qu'il s'en faisait »¹. Un général en chef comme de Lattre ne connaît pas la situation de ses troupes coupées de tout, vivant repliées sur elles-mêmes, ne sachant jamais rien. Son entourage, en effet, ne lui dit que ce qui lui plaît².

Lucien Bodard résume la situation du Corps expéditionnaire français avec une formule frappante: « On était en pleine inconscience, tout en ayant conscience de beaucoup de choses, mais en n'y croyant pas³. »

Cette attitude se rencontrera chez les Israéliens à la veille de la guerre du Kippour, car le fait que ses supérieurs aient refusé de croire un jeune officier de renseignements, en poste sur le front sud, explique partiellement les premiers revers juifs. Celui-ci, étudiant les manœuvres ordinaires de l'armée égyptienne, qui avaient débuté le 21 septembre 1973, remarqua certaines caractéristiques surprenantes. Pour la première fois, les opérations se déroulent à l'échelon des divisions; le ravitaillement est particulièrement abondant, surtout en ce qui concerne les munitions; l'artillerie occupe des positions préparées; du personnel vient garnir des sites pour fusées pourtant inutilisés; le génie nettoie certains champs de mines et aménage d'importants accès au canal; un réseau complexe de transmissions se met en place, tandis que le fil remplace la radio pour les liaisons avec le haut commandement.

¹ Bernard Fall, *op. cit.*, p. 38.

² Lucien Bodard, *op. cit.*, t. V., p. 388.

³ *Ibidem*, t. III, p. 95.

L'officier de renseignements en déduisit que cet « exercice » cachait en réalité le déploiement des troupes de Sadate en vue d'une attaque contre Israël. Son interprétation ne fut pas transmise à la centrale....¹

L'armée de l'air israélienne, qui savait que ses adversaires éventuels disposaient de missiles, était, en 1973, plus ou moins rompue aux méthodes permettant de les éviter. La situation semble bien différente dans les troupes blindées. « Des divisions entières ont engagé la lutte sans connaître les nouvelles méthodes de combat de l'ennemi. Cet apprentissage fut lourd de conséquences². »

La lourde tâche des officiers de renseignements

Voilà des exemples qui montrent à l'évidence l'importance des officiers de renseignements et la lourde tâche qui est la leur. Dans ces conditions, on ne devrait choisir que des individus triés sur le volet et passionnés par l'art de la guerre. Non! une telle fonction dans un état-major ne saurait être considérée comme une sinécure, une façon agréable de terminer une carrière militaire. Si cette spécialité apparaissait comme une « voie de garage », la décadence ne tarderait pas à toucher l'armée dans laquelle régneraient des conceptions aussi aberrantes.

L'activité de chaque officier de renseignements comprend de multiples facettes. Comme un historien, il rassemble et collationne toutes les sources d'information disponibles sur l'adversaire, sans pour autant oublier celles qui concernent les formations amies. Il fixe des efforts principaux qui tiennent compte des expériences de la guerre moderne. Il sait par exemple que le 80% des renseignements dont la troupe peut disposer provient des prisonniers.

Les unités seront donc instruites sur la manière de les traiter, eux et les documents qu'ils pourraient détenir. La procédure et les responsables de l'interrogatoire sommaire, qui s'effectue habituellement au PC de régiment, seront définis, de manière que le commandant puisse immédiatement exploiter les renseignements qui l'intéresseraient: engagement

¹ GEMG, *La guerre d'octobre 1973*, p. 25.

² Kippour, Paris, Hachette, 1974, p. 193.

des réserves, apparition de nouvelles unités. En effet, lorsqu'on identifie des forces ennemis venant d'un secteur lointain, on détient peut-être l'indice d'une manœuvre stratégique, car seul le commandement supérieur peut ordonner de tels déplacements¹.

Le trafic radio de l'adversaire fournit aussi un grand nombre d'informations. Durant la guerre du Kippour, il semble que des moyens d'écoute existaient jusque dans les régiments égyptiens, car les Israéliens estimaient que « leurs conversations non camouflées étaient exploitées par leurs adversaires immédiats dans un délai de quinze à vingt minutes, tandis que ce même délai était de deux à six heures pour les conversations camouflées »². Il semble qu'en « réquisitionnant » quelques stations, en utilisant les connaissances linguistiques des hommes, un officier de renseignement entreprenant organisera sans trop de difficultés un mini-service d'écoute dans son régiment.

Le SR comprend aussi le maintien du secret, les mesures de déception et ... l'information à la troupe. Le général Patton notait dans ses carnets que l'on doit utiliser tous les moyens, avant et après le combat, pour expliquer aux combattants ce qu'ils vont avoir à faire ou ce qu'ils viennent de faire³. Lorsqu'ils ne savent pas ce qui se passe, ils s'installent dans un répit fallacieux ou se mettent à croire n'importe quelle rumeur susceptible de provoquer la panique. Ainsi, les équipages de chars en Israël disposent d'un « transistor » qui fait partie de l'équipement non réglementaire de chaque blindé⁴.

Un bon officier de renseignements suscite la recherche d'informations chez les combattants. Pour leur simplifier la tâche, le commandant Carrias, dans un ouvrage toujours actuel, conseille de faire distribuer aux compagnies, à l'intention des chefs de patrouilles, des *fiches d'interrogatoire d'habitants*. Quant aux commandants d'unité, ils reçoivent des *fiches*

¹ Carrias, *op. cit.*, p. 47-48.

² GEMG, *op. cit.*, p. 69. Aux échelons supérieurs, l'importance de l'écoute radio est comprise depuis longtemps. Le colonel Trinquier n'écrit-il pas à propos de la guerre d'Indochine: « Il faut dire que notre meilleure source d'informations (...) était les écoutes radio. (...) dans ce domaine, les équipes de décodeurs (...) avaient atteint la perfection. Ces messages vietnamiens étaient une source de renseignements précise et, de très loin, la meilleure dont disposait le commandement français en ce qui concernait le corps de bataille du Vietminh, ses déplacements, son ravitaillement. Très souvent aussi, les intentions de l'ennemi nous étaient ainsi révélées. » (*Les maquis d'Indochine*, Paris, Albatros, 1976, p. 61-62).

³ Blumenson, *Les carnets secrets du général Patton*, Paris, Plon, 1975, p. 284.

⁴ Jacques Derogy, *Israël la mort en face*, Paris, Laffont, 1975, p. 72.

de renseignements pour noter les données dont ils disposent, ainsi que des *fiches d'identification des formations ennemis*¹.

Enfin, l'officier de renseignements reste à l'affût de tout indice susceptible de lui fournir des indications sur les intentions de l'adversaire. Un exemple suffira à situer l'ampleur d'un tel travail. La disparition de 43 000 bouteilles de lait vides fut l'un des signes annonciateurs d'une émeute catholique, à Londonderry en 1969². La difficulté consiste à distinguer les quelques données intéressantes dans la masse de celles qui n'offrent qu'un intérêt secondaire.

La collaboration, clé du succès

Le spécialiste du SR doit donc posséder trois qualités essentielles : la mobilité d'esprit, un sens aigu de la manœuvre et de ses conséquences, une grande réceptivité qui lui permettra de comprendre la troupe et de susciter chez elle la quête du renseignement.

L'incertitude qui définit toute action de guerre force aussi le commandant de troupes à « vivre en symbiose » avec le responsable de son SR. Il faudrait même que « le chef se double d'un excellent officier de renseignements ; le premier peut être aussi rigide que le second sait faire preuve de la plus grande souplesse. Il est rare de trouver chez un homme de guerre un pareil équilibre entre la capacité d'analyse et le sens de la décision (...) »³. »

H. de W.

¹ Carrias, *op. cit.*, p. 110-111. Les fiches d'identification des formations ennemis comprennent les rubriques suivantes : numéro et désignation de l'unité identifiée ; date, lieu, heure et circonstances de l'identification ; désignation de l'unité ayant identifié la formation.

² Roger Faligot, *La résistance irlandaise*, Paris, Maspéro, 1977, p. 134.

³ Daniel Reichel, *Davout et l'art de la guerre*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1975, p. 364.